

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)[59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (13 octobre - 29 octobre)

Ce document est une réponse à :

[60. Paris, Dimanche 15 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-10-15

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Moi aussi j'ai envie de me distraire.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°101/137-138

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 227-228, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/356-364

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°59. Dimanche 15. 4 heures

Moi aussi, j'ai envie de me distraire. Si j'étais la lettre, si j'habitais où elle habite, l'idée ne m'en viendrait même pas. Si seulement je vous écrivais à mon gré, à mon libre gré ! Mais je ne sais, depuis trois jours, notre correspondance, la vôtre comme la mienne votre N° de ce matin par exemple me suffit moins que jamais. Décidément, je ne serai content que le 31. Votre excursion en Portugal est venue bien à propos. J'y pensais ce matin même en m'habillant, et je pensais tout ce que vous me dites. J'aime ces harmonies imprévues. Oui, la politique Anglaise est bien tombée. Ce n'est pas la seule. Je suis dans une veine de grand dédain. C'est la consolation des oisifs ; je sais cela. Pourquoi me la refuserais-je ?

Je me rappelle il y a quelques années, en 1833 en 34 nous admirions, entre gens d'esprit, la vertu du gouvernement représentatif qui portait les gens d'esprit au pouvoir. Il me prit un remords de notre arrogance ; et je prédis qu'un jour, pour nous en punir, nous serions écartés, des Affaires précisément comme gens d'esprit, et par des adversaires dont le titre serait d'avoir moins d'esprit que nous, moins de talent que nous, moins de courage que nous, d'être des médiocrités enfin, comme dit Lord Aberdeen, la médiocrité a des droits immenses, surtout quand l'esprit démocratique prévaut. Droite précaire pourtant car l'esprit démocratique a beau être petit les affaires des peuples sont grandes, et ne se laissent pas longtemps rabaisser autant que le voudraient ceux à qui toute grandeur déplaît. Et il faut bien que tôt ou tard la taille des hommes se rajuste à la taille des affaires. Au fond Madame, je n'ai pas perdu mon arrogance. Je suis toujours sûr que le pouvoir appartient aux gens d'esprit, aux plus gens d'esprit, et qu'il ne peut manquer de leur revenir. Mais nous passons si vite, gens d'esprit ou non ! Nous avons si peu le temps d'attendre !

Je trouve ceci dans une lettre que je recevais en Octobre 1821, il y a seize ans « J'ai toujours vu tourner à ton profit, les retards même que tu n'aurais pu prévenir. Je te crois du bonheur. Cette croyance serait un enfantillage si elle ne se fondait sur ce que je le crois destiné à quelque chose en ce monde. Je sais bien cependant combien sont vains nos jugements sur les voies de la Providence. Je sais que dans sa terrible magnificence, elle peut créer et faire croître un homme supérieur pour le service d'un dessein, d'une idée destinée après d'infinites transformations à porter son fruit dans quelques milliers d'années. Je sais qu'elle peut fonder l'accomplissement de ses moindres vues sur la destruction de ses plus beaux ouvrages. Et c'est là ce qui m'épouvante sur notre petitesse, bien plus que l'immensité des cieux, le nombre et la grandeur des étoiles. Et pourtant, mon ami, j'ai sur toi, pour toi, de la confiance, beaucoup de confiance. »

Combien il faut que j'en aie en vous, moi, pour vous montrer ainsi toutes choses, tout ce qu'il y a pour moi de plus intime, non seulement dans le présent, mais dans le passé ! Mais, puisque je l'ai cette confiance, pourquoi ne vous la montrerais-je pas ? Pourquoi ne verriez-vous pas vous ce que m'écrivait sur moi-même, il y a seize ans, une âme bien noble et bien tendre ? Eh bien, cette sécurité qu'elle avait sur mon avenir, et qui la rendait patiente, même dans les plus mauvais temps, j'en ai moi-même un peu pour mon propre compte. Je me crois appelé à quelque chose qui en vaut la peine, appelé à relever quelque peu la politique de mon pays à faire rentrer dans des voies un peu régulières, et hautes les esprits et les affaires. Je ne me crois pas au bout de ce que je puis faire en ce sens. Et voulez-vous que je vous dise ? Vous avez beaucoup ajouté à ma tranquillité d'esprit. Vous m'avez donné de quoi attendre. Avant le 15 juin, ma patience était de la philosophie, de la vertu. Aujourd'hui je n'ai nul besoin de vertu, de philosophie. J'ai le fond de la vie. La broderie viendra quand elle voudra. Je la désire. J'y compte. Mais je l'attends et je l'attendrai sans le moindre effort, avec bien moins d'effort qu'il ne m'en faut pour attendre le 31 octobre. Me voilà bien distrait, n'est-ce pas ?

10 heures

Pourquoi enverriez-vous à M. de Lieven votre lettre au comte Orloff ? Pourquoi celle-là et pas les autres ? Il faut, ce me semble les lui envoyer toutes ou aucune. Et je ne vois point de bonne raison de les lui envoyer toutes. Après son procédé vous avez bien le droit de faire vous-même vos affaires sans lui en rendre compte. Si vous deviez gagner quelque chose à lui tout montrer à la bonne heure ; mais vous n'y gagneriez rien. Point de mystère et point de confiance, lui annoncer toutes vos démarches, et ne point lui en raconter les détails, qu'il sache ce que vous faites et demeure pourtant dans l'incertitude sur ce que vous dites qu'il y ait pour lui à votre égard, de la publicité et de l'inconnu, voilà, si je ne me trompe, ce qui vous convient, comme attitude, et aussi pour le succès.

J'ai bien recommandé, et je recommande de nouveau à M. Génie de vous porter lui-même mes lettres ou de vous les faire porter par quelqu'un de très sûr, qui vous les remette tout simplement ou les remporte s'il ne peut vous les remettre. Je n'ose cependant vous garantir toujours l'adresse, le tact. Donnez-moi à cet égard vos dernières instructions. Voulez-vous que j'use souvent ou rarement de ce moyen ? J'ai grand peine à croire que M. de Lieven vienne à Paris, sans en avoir reçu l'autorisation formelle et je doute qu'on la lui envoie sitôt. L'affaire traînera davantage. On vous répondra. On disputera. On essaiera quelque nouveau procédé. Du reste, je ne sais ce que je dis. Vous connaissez ce monde là mieux que moi.

11 heures

'aime le N°60. J'aime beaucoup le N°60. J'aimerais encore mieux le pendant de la lettre. Ah ! Si je l'avais ! Si jamais nous nous séparons encore, il faudra que je l'aie. Mais je ne penserai plus, le 31 à aucune séparation. Adieu, Adieu. Adieu comme dans la lettre. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/992>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 227-228

Date précise de la lettre Dimanche 15 octobre 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

me droit de la
je ne veux
le faire de la
je veux de la
je l'attendrai
d'effet que
telle

17

... votre lettre
et par le
me amenez toute
faire valoir
je prends pour
mes affaires
deux journées
la forme

Point de
me amenez toute
rencontrer le
ce domino
que vous être
de la publicité
longue, le qui
aussi pour le

Encore j'ai écrit de me
l'effet. Si j'écris la lettre, si j'habiterai où elle
habite, l'idée ne m'en viendrait même pas. Si
cependant je vous écrivais à mon père à mon frère
père ! mais je ne fais, depuis longtemps, autre
correspondance que votre femme. Si même, votre
frère de ce matin par exemple me suffit moins que
jamais. Désidément je ne veux contacter que le 31.

Votre question au Portugal est venue bien à
propos. Si je pensais le matin même de m'habillant
et je pensais tout ce que vous me dites. J'avais les
harmonies imprévues. Oui, la politique anglaise
est bien tombée. Ce n'est pas le siècle. Il faut
dans une époque de grand déclin. C'est la condition
de, etc. ; je sais cela. Parce que je la refutes. Je
me rappelle il y a quelques années, en 1855 ou
56, nous admettions entre nous, dans le parti
du gouvernement représentatif qui portait le nom
d'esprit un pouvoir. Il me prit un moment de
notre amitié ; et je prétendis qu'un jour pour
vous en faire, nous devions établir des affaires
fraternellement comme gen. d'esprit et par des
adversaires. Dans la lettre d'aujourd'hui

l'espriit que nous avons de faire ce que nous, au cas de
besoing que nous, illes des modicidats enfin comme
et les libéralen. La modicidat a des devoirs
immenses, d'autant qu'autant l'espriit démocratique
pousse. Devoirs précis et pourtant, car l'espriit
démocratique a bien être petit, le apprécier des
peuples dont grande, et ne de laisser pas
longtemps tabasser autant que le voudraient ceux
qui toute grandeur déplais. Il est fait bien que
tut au fond la faill de humain de rapporte à la
faill des affaires. du fond, madame je me pas
perdu mon orgogno. Je suis tellement sûr que le
prochain appartenira aux gen. l'espriit aux plus
gen. l'espriit, ce qu'il n'peut manquer de faire
revenir. Mais nous passons de vite pour l'espriit
ou non ! nous avons si peu le tems d'attendre !
Je trouve ceci dans une lettre que je recevois en
Octobre 1824, il y a seize ans : « J'ai toujours vu
toujours à ton profit les roturiers même que les
causés par prévenus. Je te crois de bonhom. Celle
orgogno broit un empêtrillage de telle ne se foudre
dès ce que je te crois destiné à quelque chose en
ce mond. Je vais bien cependant combien tout
dans nos jugemens sur la voie de la Providence,
si l'on que, non. La terrible magnificence, elle
a peut être ce faire devenir un homme suprême
« pour le service d'un autre, une idée distinée,

après l'espriit le
faut quelque mi-
foudre l'accompa-
la destruction de
ce qui improuvera
l'immortalité des
âmes. A pour-
tou, de la sorpre-
Combien il
vous manquerait
pour moi de plus
présent, mais en
cette confiance je
peux ? Toujours
m'émerveiller que
bon noble et bi-
sotur de quelle si
souvent patiente
je ne suis pas
compte. Je me
sous la peine
politique de m'
vois un peu de
les affaires
que je puis faire
je vous dis. A
tranquillité de

qui, n'ont de
coup, comme
les, de la
politique
l'opposition
nous de
la paix
nous espérons
un bon
partie à la
je suis per
sais que le
sont plus
de force
un décret
d'attendre ?
nous en
toujours en
ne que les
abîmes. Celle
ne se fondaient
à chose en
nous étions
Providence.
nous alle-
sophistiques
destinée,

après l'effacement de portes des fruit
dans quelques milliers d'années. Je suis qu'ille peut
fonder l'accomplissement de les meindres vues. C'est
la destruction de de plus beaux ouvrages. Il n'y a
ce qui dépendra de l'autre politesse, bien plus que
l'ensemble de tous le nombre et la grandeur des
villes. Et pourtant, mon ami, j'ai des fois, pour
eux, de la confiance, beaucoup de confiance.

Combien il fait que j'en aie en vous, moi pour
vous, contre n'importe toute chose, tout ce qu'il y a
pour moi, de plus utile, non seulement dans le
présent, mais dans le passé ! Mais puisque je fais
telle confiance, pourquoi ne vous la montrerais-je
pas ? Pourquoi ne verrais-je pas, vous ce que
vouliez, pas moi même. J'y a tenu une telle ame
bien noble et bien tendre ? Oh bien cette
sérénité qu'elle avait dans mon avenir, et qui la
rendait patiente, même dans les plus mauvais tems,
j'en ai moi-même un peu pour mon propre
compte. Je me suis appuyé à quelque chose qui m'a
tenu la peine, appuyé à relever quelque peu la
politique de mon pays, à faire rentrer dans le
vrai un peu régulière et toutes les espèces et
les affaires. Je ne me suis pas au fond de ce
que je puis faire en ce sens. Si vous levez que
je vous dis ? Pour avoir beaucoup ajouté à ma
tranquillité. N'oubliez pas, mon ami de quoi

attendre. Ainsi le 15 Juin, ma patience était de la philosophie, de la vertu. Aujourd'hui je n'ai plus besoin de vertu, de philosophie. Il a le fond de la vie, de la bonté, il voudra quand elle voudra de la bonté. Il y compte. Mais je l'attendrai et je l'attendrai dans le méindre effet, avec bien moins d'effort qu'il ne m'en faut pour attendre le 15 octobre.

Une morte bien différente, n'est ce pas?

la bonté

Pourquoi envoiez-vous à M. de L... votre lettre au comte Briffaut? Pourquoi celle-là et pas les autres? Il faut, ce me semble, le lui envoyer tout de suite. Et je ne vois point de bonne raison de le lui envoyer tout de suite. Après tout prendre vous avez bien le droit de faire une chose ou l'autre. Sauf lui en rendre compte. Si vous deviez gagner quelque chose à lui tout ensemble, à la bonne heure; mais vous n'y gagnerez rien. Point de mystère et point de confiance. Les amoureux tout de vos demandes, et ne point lui en raconter le détail, plus facile ce que vous faites et dominez pourtant dans l'assentiment des ce que vous étez, qu'il y ait pour lui, à votre égard, de la publicité de l'incognito, morte, de je ne sais temps, le qui vous convient, comme attitude, et aussi pour le succès.

histoires. Si j'habite, l'idée m'arrête. Mais je vous jure! mais je correspondrai. Et de la matinée jusqu'à l'heure de

Votre bonne propos. Si je ne j'oublie pas je penserai à la bonté, impérativement. Je suis tombé dans une bêtise de temps; j. Si je me rappelle, si je vous donne le gouvernement. J'espérez un peu notre arrogante, nous la punir, profondément la dévouer. Des

Y a bien recommandé et je recommande de nouveau à M^e Gené de vous parler lui-même ma lettre, ou de vous le faire parler par quelqu'un très sûr, qui vous le remette tout simplement et le remporte tel qu'en vous le remettra. Je vous le prie au vu, garantir toujours l'assurance, le fait de me donner-moi à cet égard vos dernières instructions. Voulez-vous que j'en trouve un moyen de ce moyen ? Ma grand' peine à croire que M^e de Lamoignon à Paris dans un avis vous autorisera formellement, et je doute qu'en la lui envoie tellement. L'appelle très peu d'avantage. On vous répondra, ou disputera. On enverra quelques nouveaux procès. Du reste, je ne sais ce que je dis. Vous commandez le meilleur moyen que vous.

11 h. m.

Y aime le 10 Oct. J'aime beaucoup le 10 Oct. J'aime encore mieux le pendant de la lettre. Ah ! si je l'aurais ! Et jamais nous nous séparerons sans il faudra que je l'aie. Mais je ne pourrai plus le 10 à suivre l'opération. Ainsi, telles, telles sont dans la lettre.

3